

Eschyle

Séance 6 – La notion d'individu en question

Cette dernière séance constitue un prolongement et un bref approfondissement de la fin de notre **séance 1** (III. 3. « L'individu en question »).

Nous avons, depuis le début de notre étude des pièces d'Eschyle, employé souvent le terme d'individu pour parler des personnages individualisés qui y sont mis en scène, par opposition au personnage collectif qu'est le chœur et aux communautés évoquées.

Mais une telle caractérisation est-elle une évidence ? est-elle forcément pertinente ?

Cf. **introduction générale au thème** :

→ Peut-on vraiment parler d'un être singulier, autonome et indépendant, dans le modèle holiste des sociétés antiques ? N'est-il pas anachronique de rechercher dans les personnages mis en scène par Eschyle les caractéristiques de l'individu tel qu'il a été pensé par les modernes ? (cf. lien avec notion de sujet, de personne : conscience de soi / capacité réflexive + autonomie et responsabilité).

I. La naissance de l'individu ?

1. La contrainte du choix

Les tragédies d'Eschyle représentent des situations d'une constance remarquable : des personnages individualisés sont en position d'agir, au carrefour d'un choix inéluctable. Les pièces sont donc construites autour d'un point de tension, d'un nœud dramatique où tout paraît suspendu au *oui* ou au *non* articulé par une bouche humaine, individuelle.

Et il s'agit chaque fois de décisions difficiles, comme le souligne Pélasgos : « Décider ici n'est point facile » (*Sept*, p. 65) Les personnages sont placés face à des dilemmes¹ comme le montre bien l'exemple de Pélasgos.

« vous secourir, je ne le puis sans dommage. Et pourtant il m'est pénible aussi de dédaigner vos prières. Je ne sais que faire ; l'angoisse prend mon cœur : dois-je agir ou ne pas agir ? Dois-je tenter le Destin ? » (*Suppliantes*, Pélasgos, p. 64)

Pélasgos est obligé de choisir entre deux droits ; il ne peut obéir à l'un qu'en violant l'autre et en se chargeant de la faute qui en découle. Aucune décision n'est donc bonne : si Pélasgos refuse d'accueillir les Danaïdes qui lui demandent asile, il se charge d'une souillure et s'attire la colère de Zeus, protecteur des suppliants ; s'il les accueille, il s'engage dans une guerre criminelle puisqu'il versera le sang de ses frères et fera périr sa cité pour des étrangères. Dans les deux cas, c'est la guerre et la mise en péril de la communauté d'Argos : « ou contre ceux-ci ou contre ceux-là soulever une rude guerre, c'est à quoi je suis contraint » (Pélasgos, p. 66).

→ Pour trancher une telle situation, le héros doit recourir à sa propre intelligence et à son propre cœur.

2. Réflexion et décision

Face à ce dilemme, Pélasgos descend en lui-même afin d'essayer de déterminer quelle décision est préférable. Pour dire cela, Eschyle utilise une belle métaphore, celle du plongeur :

¹ Dilemme : « nécessité dans laquelle se trouve une personne de devoir choisir entre les deux termes contradictoires et également insatisfaisants d'une alternative ».

« Oui, j'ai besoin d'une pensée profonde qui nous sauve, et que, tel un plongeur, descende dans l'abîme un clair regard, où le vin n'ait pas mis son trouble, afin que l'affaire d'abord ne crée point de maux à notre cité, pour moi-même ensuite se termine au mieux »

Cette image semble souligner l'existence d'une intériorité réflexive dont le personnage est lui-même conscient.

Cette « plongée » en soi-même, cette réflexion personnelle va donner lieu à trois opérations : délibération / choix / décision. Ces opérations sont associées dans la pièce à la difficile conduite d'une barque sur une mer tempétueuse :

« Mes réflexions sont faites – ma barque a touché [...] et, sur cet écueil, la voilà clouée tout comme si on l'y eût hissée à grand renfort de cabestans marins » (Pélasgos, p. 66)

3. Responsabilité et volonté

Aussi les personnages individualisés peuvent-ils apparaître dans nos pièces comme des agents autonomes : ils prennent une décision, mettent en œuvre leur volonté, ce qui témoignerait de leur responsabilité et de leur liberté.

On peut interpréter dans ce sens la scène des boucliers dans *Les Sept* : Étéocle choisit librement et rationnellement les chefs thébains, en fonction des adversaires qu'ils vont devoir affronter (p. 155 *sq.*). Est-ce le cas même lorsqu'il décide d'aller combattre lui-même son frère ? Certains répondent oui, car son choix est présenté comme logique, pertinent : « c'est moi-même qui irait me mesurer avec lui. Quel autre serait donc plus qualifié ? » (*Sept*, p. 163) Il n'y a en effet pas de guerrier plus apte à combattre Polynice que son propre frère.

➔ Pourtant, ce passage témoigne aussi de la pression irrésistible qui s'exerce sur Étéocle et qui le conduit à cette décision. En cela, il conduit à remettre en question l'idée même d'individualité chez les personnages individualisés du théâtre d'Eschyle.

II. La négation de l'individu ?

« L'homme antique est aspiré par la cité et par la famille, soumis à un destin aveugle, sans nom [...]. » (Emmanuel Mounier, *Le Personnalisme*, 1949)

1. La contrainte de l'*ananké*

Il ne faudrait pas, en effet, méconnaître le rôle décisif des forces supra-humaines dans les pièces d'Eschyle, qui donne à ces dernières leur dimension proprement tragique.

- Un « poids irrésistible » (*Suppliantes*, p. 72)

Les personnages sont confrontés à une nécessité imposée par les dieux : l'*ananké*, « ce qui ne peut être autrement ». L'individu apparaît ainsi comme contraint dans son prétendu « choix » par une pression extérieure : une seule voie s'ouvre en réalité devant lui. Ce qui engendre sa décision, c'est donc bien cette nécessité d'ordre religieux.

Cette toute-puissance divine est soulignée à plusieurs reprises dans *Les Suppliantes*. Pélasgos reconnaît ainsi ne pas être libre de décider du sort des Danaïdes : « Et pourtant je suis contraint de respecter le courroux de Zeus Suppliant » (p. 68).

Le chœur souligne lui aussi le « poids irrésistible » de Zeus, celui « contre qui on ne lutte pas » (p. 73). Aussi n'est-ce ni Pélasgos, ni le peuple d'Argos qui portent la responsabilité de l'accueil des Danaïdes, mais bien Zeus lui-même : « La nation pélasge s'est rendue aux raisons persuasives d'une adroite harangue ; mais Zeus est l'auteur de la décision dernière » (p. 72-73).

- L'acceptation du destin

Contre cette nécessité, l'homme ne peut lutter. C'est ce qu'illustre le fatalisme désespéré d'Étéocle dans *Les Sept contre Thèbes* : « Aux malheurs que les dieux envoient nul ne saurait échapper » (p. 165).

Étéocle prononce ces mots au moment de quitter définitivement la scène pour aller combattre son frère. Une telle réplique nous invite à envisager sous un autre jour le dernier moment de la « scène des boucliers ». Plutôt qu'un choix lucide et pertinent, la décision d'affronter Polynice semble déterminée par les forces surnaturelles à l'œuvre dans la tragédie et être la conséquence de la « toute-puissante Imprécation d'Œdipe et de sa race » (chœur, p. 169). Elle doit donc plutôt être attribuée à la « puissante Érinys » (Étéocle, p. 145) qui personnifie la malédiction lancée par Œdipe sur ses fils et qui plane sur toute la pièce. C'est elle qui plonge Étéocle dans une sorte de « délire » que déplore le chœur (p. 164), c'est elle qui lui impose de combattre son propre frère. On peut de reste noter que, dans ce passage, Eschyle exprime la décision d'Étéocle par le verbe *ethelein*², qui exprime l'acceptation plus qu'une véritable volonté individuelle.

Jacqueline de Romilly a ainsi pu écrire que, chez Eschyle, l'action tragique « engage des forces supérieures à l'homme, et, devant ces forces, les caractères individuels s'effacent, paraissent secondaires. » (*L'Évolution du pathétique d'Eschyle à Euripide*, Paris, 1961).

Notons que certains commentateurs ont cherché à concilier ce qui apparaît a priori comme inconciliables : la décision et la responsabilité individuelles / la soumission à des puissances extérieures.

C'est la théorie de la « double motivation » (humaine et divine), telle qu'elle est ici présentée par Jean-Pierre Vernant :

« L'acte du héros s'explique à la fois comme l'effet d'une impulsion divine et d'une motion propre au sujet humain. [...] Par les moyens du théâtre, Eschyle nous montre comment un personnage, affronté à une nécessité inéluctable, incorpore cette nécessité à sa volonté, la fait sienne, prend sur lui l'action à laquelle il est contraint et peut dès lors en assumer les conséquences. Le héros donne à cet acte imposé un caractère personnel et s'en affirme responsable. Il a voulu faire ce qu'il est contraint de faire. » (« Ébauche de la volonté dans la tragédie grecque »)

→ Or, ce n'est pas Étéocle en tant qu'individu qui est victime de l'Érinys : c'est toute la « race » d'Œdipe qui est maudite (cf. citation *supra*), depuis le crime commis par Laïos.

2. Individu et race

- Solidarité de la race et destin des individus

Le terme de *race* est à prendre ici dans son sens ancien : « Ensemble des personnes appartenant à une même lignée, à une même famille ». Le terme correspond au grec *génos*, « regroupement de familles ayant un ancêtre commun ».

Il s'agit donc là d'une communauté de sang, dans laquelle les individualités comptent moins que l'appartenance à la lignée. Le théâtre d'Eschyle semble en effet établir entre l'individu et sa famille une certaine équivalence, ainsi que le souligne Suzanne Saïd :

« De même qu'on ne s'attache guère à distinguer dans un acte ce qui relève d'une pulsion interne et d'une pression externe, on confond presque ce qui dépend du Moi et ce qui tient

² Ethelein signifie que le sujet est prêt, disposé à, consentant.

de la race. La tragédie d'Eschyle refuse d'ordinaire au niveau des actes de faire le départ entre la responsabilité individuelle et la responsabilité collective, les crimes des fils et les fautes de leurs pères. »³

Dans les pièces d'Eschyle, on a souvent l'impression que l'individu n'existe que dans et par le *génos*, que seul le *génos* a un destin. Ainsi le sort de l'individu est décidé avant sa naissance et s'accomplira indépendamment de ses actions, de ses choix. Aussi Étéocle s'exclame-t-il, à la fin de la scène des boucliers :

« Puisque le Ciel lui-même précipite les choses, qu'elle aille donc au gré du vent vers son lot, l'onde du Cocyte⁴, la race odieuse à Phoibos, la race entière de Laïos ! » (p. 164)

Étéocle ne proclame plus sa maîtrise de la situation, sa responsabilité individuelle, il n'est plus le « bon pilote » guidant avec habileté le navire de la cité dans la tempête. Il se représente désormais sur une barque à la dérive qu'il ne tente même pas de diriger, car son sort se confond fatalement avec celui de sa « race entière ».

Ouverture

On peut rapprocher cette perspective de l'œuvre d'Edith Wharton. Dans *Le Temps de l'innocence* également, la communauté apparaît comme une force tragique : l'individu est déterminé par l'ordre social, les conventions familiales et donc dépossédé de la maîtrise de son destin.

Newland Archer en est bien conscient qui, au moment de son mariage avec May, comprend que la conduite de son existence ne lui appartient plus vraiment : « Archer sentait que son sort était fixé » (chap. 9, p. 87)

- Le « moule » de la race

De façon moins tragique, on peut également remarquer que l'appartenance à une race détermine l'identité, les caractéristiques des individus qui la composent.

Voir, à ce propos, la correction de la Dissertation n°1 des PT* (I, 3) :

Le sens de l'honneur qui caractérise Ménippe dans *Les Sept contre Thèbes* est ainsi dû au fait qu'il est « de très noble race » (p. 155) ; la démesure d'Étéocle et de Polynice s'explique par la malédiction qui frappe la « race entière de Laïos » (*ibid.*, p. 164) ; quant à la brutalité et à l'*hybris* du héraut égyptien, elles sont à l'image de la « dévorante engeance⁵ d'Égyptos » (*Suppliantes*, p. 76)

Aussi la race apparaît-elle dans nos pièces comme un véritable « moule » qui va *informer* les individus, leur donner une certaine forme, un certain « type » :

« Déclare-moi ta race. [...] Le type chypriote que, comme dans un moule, frappent les mâles au sein des femmes, ressemble également au vôtre » (*Suppliantes*, Pélasgos, p. 60)

Le *type* c'est, dans la métaphore employée ici par Eschyle, une « pièce portant une empreinte, servant à reproduire des empreintes identiques ». Une race détermine donc un type produisant des individus envisagés comme tous « identiques ».

³ Suzanne Saïd, « La conscience de soi dans la tragédie grecque. La relation du héros à son acte et à sa lignée dans le théâtre d'Eschyle et de Sophocle » dans *Genèse de la conscience moderne* (1983).

⁴ Dans la géographie infernale de Platon, le Cocyte est réservé aux meurtriers

⁵ *Engéance* : dans un sens vieilli, « race, espèce ».